

## COMPLÉMENTS AUX RÉCRITS D'UN POÈTE

Catherine MAYAUX

Renée Ventresque a publié dans le dernier *Souffle de Perse*<sup>1</sup> les extraits d'une correspondance et d'un dossier dont les données intéressent très directement un travail que j'ai précédemment mené sur la réécriture des *Lettres d'Asie*. "Privilège" en effet qu'elle eut comme elle le reconnaît elle-même de pouvoir consulter ce dossier dont j'avais moi-même en vain cherché la trace, entre autres auprès du service des archives des Editions Gallimard : Liliane Phan, alors chargée du département "Historique", m'avait donné confirmation écrite de ce que rien ne subsistait de ce dossier dans la maison d'édition<sup>2</sup>. Mais il apparaît de toute évidence que les données que présente Renée Ventresque à partir de ce dossier viennent largement confirmer les démonstrations que j'ai pu mener naguère. Nous ne reviendrons ici que sur quelques points laissés en suspens pour apporter à notre tour notre pierre à la réflexion sur l'élaboration du volume de la «Pléiade».

Il convient tout d'abord de rappeler nettement à la suite de Renée Ventresque ce qui au début du projet a pu conduire Alexis Leger à récrire non seulement une bonne partie des *Lettres d'Asie* comme nous l'avons montré, mais aussi, nous le savons maintenant ou le pressentons parfois, toutes sortes d'autres lettres — parmi les plus intéressantes. C'est la peur que son œuvre poétique seule ne constitue pas un matériau quantitativement suffisant pour permettre l'élaboration d'un volume de la «Pléiade» auquel très visiblement il tient tout particulièrement : pour faire un «Pléiade», il faut des pages, beaucoup de pages et Gaston Gallimard insiste sur «*cet obstacle impérieux du nombre de pages*». C'est aussi la nécessité que lui impose son éditeur de donner de l'éclat à ce volume en y adjoignant des inédits. La pression de l'éditeur amène donc Alexis Leger à proposer la publication de ses correspondances inédites. Mais il paraît sensible que le poète se prend assez vite à ce jeu de la création que constitue l'élaboration de son «Pléiade» puisque ce qui frappe dans la progression de sa mise en œuvre, c'est le désir implicite de tout structurer — désir qui ressort beaucoup plus nettement que dans d'autres volumes de la «Pléiade» dans lesquels l'auteur n'a pu intervenir : il cherche à structurer la présentation des recueils poétiques — Renée Ventresque l'a bien vu, mais plus généralement et plus systématiquement, il cherche à structurer l'ensemble du volume en différentes parties homogènes et équilibrées : les Hommages, les Témoignages et la Correspondance. Le souci de l'équilibre paraît avoir été un des critères esthétiques majeurs de la composition du «Pléiade» et être probablement à la source de bien des manipulations du poète. On observera en effet que le volume des "Hommages" est sensiblement égal à celui des "Témoignages". De même, répartir sa correspondance en trois parties permettait de suggérer de manière à la fois synthétique et esthétique la «*courbe de sa vie*». Encore fallait-il là aussi préserver l'équilibre des volumes de chacune de ces sections et veiller à informer de manière égale les lecteurs sur les différents aspects de sa vie. Car, en dépit de ses colères et de ses dénégations, Alexis Leger

---

<sup>1</sup> "Les étapes et les enjeux de l'élaboration de l'édition des *Cœuvres complètes* de Saint-John Perse à travers la correspondance inédite Saint-John Perse / Robert Carlier", *Souffle de Perse* n°7, Mai 1997.

<sup>2</sup> Cf. *Le référent chinois dans l'œuvre de Saint-John Perse*, Thèse de Doctorat d'Etat, 1991, Tome I, p. 38.

n'a jamais véritablement voulu cacher l'homme derrière le poète : il a voulu surtout en commander lui-même et lui seul la représentation.

Une des pièces les plus intéressantes du dossier présenté est très certainement un des tout premiers états du projet daté de 1967 et présenté sous forme de plan à la fois dactylographié et manuscrit selon ce qu'on peut déduire du propos de Renée Ventresque. Citons-la : «*le projet de plan de juin 1967 offre la composition que voici : une lettre — une seule — à Mr Alexandre Conty, Ministre de France en Chine (1917), accompagnée d'un compte rendu privé de mission officielle à Pékin — ces précisions sont de la main de Saint-John Perse —, des lettres à Mme Amédée Saint-Leger Leger (1916-1917) dont le nombre est indéterminé, une lettre à Mr Charles Toussaint (1918), une lettre à Gustave-Adolphe Monod (1921), une lettre à Jacques Rivière (1921), une lettre à André Gide (1921)*»<sup>3</sup>. Nous retrouvons dans ce premier projet l'évocation de trois lettres pour lesquelles, à notre connaissance, nous disposons à l'heure actuelle d'un manuscrit : la lettre à Gustave-Adolphe Monod, la lettre à Jacques Rivière et la lettre à André Gide. Renée Ventresque écrit plus loin : «*si l'état définitif du plan de la «Pléiade» autorise à affirmer maintenant avec C. Mayaux que les lettres à P. Valéry, à Ph. Berthelot, à J. Conrad, à J. Damour, au Dr Bussière, à une Dame d'Europe, et quelques-unes adressées à Madame Saint-Leger Leger, sont écrites entre 1967 et 1968, il demeure impossible de savoir ce qu'il en est pour les lettres qui se trouvent dans le projet de plan de 1967 : le travail de réécriture avait-il déjà commencé ?*» Impossible ? pas tout à fait... Des suggestions peuvent être faites, des preuves apportées.

Tout d'abord, parmi les trois lettres qui font partie du projet initial et dont le manuscrit est actuellement répertorié, il convient de remarquer qu'une date a été modifiée par rapport à l'original : celle de la lettre à Gustave-Adolphe Monod dont le manuscrit date de 1925 (datée de février 1921 dans la «Pléiade»). De deux choses l'une : ou bien dans ce premier projet de 1967 Alexis Leger projette de publier une lettre de 1921 qu'il écarte ensuite, ou bien il a déjà modifié la date (et procédé aux très légères retouches que cela entraînait) et donc déjà entamé son travail de réécriture... Nous penchons pour cette probabilité dans la mesure où Alexis Leger dès ce moment pratique ainsi pour d'autres lettres. En effet, figure dans ce premier projet la lettre adressée à Gustave-Charles Toussaint, mais, selon ce que précise Renée Ventresque d'après le dossier consulté, datée de 1918 ; et elle poursuit : «*Notons encore qu'il change de 1918 en 1921, pour l'édition définitive, la date de la lettre à Ch. Toussaint*». Soit. Mais peu importe en l'occurrence, car : où est le manuscrit de cette lettre ? Où pouvait-il se trouver en 1967 (et quelle que soit la date de cette lettre — 1918 ou 1921) sachant que, selon ce que nous a appris son fils, Monsieur François Toussaint, toute la correspondance adressée par Alexis Leger à Gustave-Charles Toussaint a brûlé en gare du Mans pendant la guerre<sup>4</sup> ? Il semble qu'Alexis Leger se soit trouvé devant la même situation que pour ses lettres à Joseph Conrad, et l'on sait le parti qu'il prit... N'avons-nous pas montré précisément que le cœur même de cette lettre à Gustave-Charles Toussaint était repris à *La Politique de Pékin* du 12 octobre 1919 (p. 921) intitulé «Retour d'excursion» et relatant le voyage en Mongolie du Président Toussaint ? «*Le cercueil est d'argent et repose sous une tente de couleur jaune*» y est textuellement repris dans ses notes de lecture d'après *La Politique de Pékin* et gratifié de parenthèses pour

---

<sup>3</sup> *Souffle de Perse, op. cit., p. 82.*

<sup>4</sup> Cf. *Le Référent chinois..., op. cit., Tome I, p. 186 et O.C., p. 895.*

devenir dans la lettre du 29 mars 1921 publiée dans la «Pléiade» *«la grande tente jaune, reliquaire du cercueil d'argent»*<sup>5</sup>... Il faut donc admettre que cette lettre a été réécrite — ou sa réécriture résolument envisagée — dès le projet de 1967.

Troisième point, le plus délicat très certainement, celui des lettres à Madame Amédée Saint-Leger Leger. Le projet de plan de 1967 propose d'envoyer *«des lettres à Madame Amédée Saint-Leger Leger (1916-1917) dont le nombre est indéterminé»*, écrit Renée Ventresque. Là encore, un détail précieux nous permet d'avancer quelques réflexions : la mention des dates 1916-1917. Dans le volume de la «Pléiade», nous trouvons onze lettres à Madame Amédée Saint-Leger Leger pour l'année 1917, aucune pour l'année 1916. Où sont passées les lettres de l'année 1916 ? Ces lettres devaient couvrir deux mois, peut-être deux mois et demi, rappelons-le, puisqu'Alexis Leger s'est embarqué en octobre 1916 pour arriver à Pékin sans doute à la fin du mois, au plus tard au tout début de novembre. Il paraît difficile d'imaginer qu'Alexis Leger n'ait pas écrit au moins une lettre à sa mère dans les jours sinon les semaines qui ont suivi son arrivée en Chine. Mais force est de constater que cette ou ces lettres authentiques ne figurent pas dans le volume de la «Pléiade»<sup>6</sup>. Or la première lettre adressée à sa mère qui figure dans les *Lettres d'Asie* est datée du 10 janvier 1917 et est rédigée comme la première lettre qu'il lui aurait envoyée : elle évoque la distance qui le sépare de sa mère, le froid atroce (*30 ou 31° au-dessous de zéro*) ; par ailleurs elle fait preuve d'une curieuse prescience à propos de l'avenir de la Chine — comme d'autres lettres réécrites, s'enchaîne admirablement avec la lettre suivante qui fait part, un an à l'avance, de la mort de la sœur d'Henri Bordeaux... Impossible donc d'imaginer ici qu'il puisse s'agir d'un simple changement de date : notre conviction est que si en 1967 Alexis Leger disposait encore d'une ou de quelques lettres écrites en 1916, celles-ci ont été écartées du projet de publication et sans doute éliminées. Quant aux lettres de 1917, il est difficile de faire un partage exact entre les fragments de lettres authentiques éventuels qui auraient été réutilisés et ceux qui sont réécrits : la lettre du 12 février 1917 se termine sur un imbroglio de dates<sup>7</sup> ; celle du 14 mars 1917 fait preuve d'une étrange clairvoyance à propos de l'avenir de la Chine, comme celle du 25 avril 1917 ; celle du 13 juin 1917 emprunte plusieurs formules à *La Politique de Pékin* tout comme la deuxième partie de celle du 2 août 1917, la première de celle du 10 octobre 1917 ; tout cet ensemble étant extrêmement travaillé par des enchaînements et des échos... Ceci s'ajoutant à cela, il nous semble qu'il n'y a guère de risque à suggérer que le poète a assez vite conçu l'idée de la réécriture des lettres à sa mère, même s'il a pu utiliser pour ces années-là un premier matériau authentique — réassumé dans et par l'ensemble des *Lettres d'Asie* extraordinairement conçu. Quant aux lettres des années 1918, 1919, 1920 et 1921, la

---

<sup>5</sup> *Ibid.* pp.186-187 et *Les Lettres d'Asie de Saint-John Perse, les réécrits d'un poète*, Paris, Gallimard, 1994, pp. 210-212 pour l'analyse de l'emprunt.

<sup>6</sup> On a d'ailleurs pu observer le même phénomène à propos de la lettre à Philippe Berthelot : une fausse lettre est publiée dans le volume de la «Pléiade» datée de 1917, tandis que la vraie première lettre adressée au Directeur des Affaires d'Asie a été en réalité envoyée en 1916, dès l'arrivée du poète en Chine, comme le montre indirectement la publication de larges extraits de cette lettre par Jean-Luc Barré. Cf. Jean-Luc Barré, *Le Seigneur-chat, Philippe Berthelot, 1866-1934*, Plon, 1988, p. 301 et sq. Alexis Leger en fait d'ailleurs l'aveu indirect dans la note p. 1238.

<sup>7</sup> Pour rappel par exemple, Alexis Leger évoque la lettre de remerciement — réécrite — qu'il a adressée à Paul Valéry alors que celle-ci est datée dans la «Pléiade» du 2 septembre 1917 [...].

correspondance d'Alexis Leger avec son éditeur vient confirmer ce que nous avons précédemment démontré.

Mais nous pourrions aujourd'hui poursuivre sur cette question de la réécriture des correspondances dans le volume de la «Pléiade». Au vu du dossier consulté, Renée Ventresque s'interroge sur l'origine des manuscrits retrouvés des lettres à Francis Jammes qu'Alexis Leger a publiées dans la «Pléiade». Il a bien fallu cependant que le «*mystérieux collectionneur belge*» selon son expression existât au moins “en partie” pour que nous disposions à la Fondation de plusieurs des manuscrits des lettres à Francis Jammes... Nous avons fait observer précédemment<sup>8</sup> que la Fondation ne détenait cependant pas la totalité des manuscrits de ces lettres : manquent en effet les lettres de décembre 1910, de début juin 1911 et les quatre dernières lettres publiées dans la «Pléiade» datée de juin 1911 (la deuxième), celles de [fin] juin 1911, de septembre 1911 et du 16 février 1912<sup>9</sup>, soit les manuscrits de six des douze lettres publiées. Difficile une fois encore de conclure qu'il s'agit là entièrement et systématiquement de lettres réécrites sous prétexte que nous ne possédons pas les manuscrits. Alexis Leger a pu manipuler les lettres authentiques à sa guise et en détruire les originaux. Il a pu tout aussi bien en retenir l'essentiel et procéder à des corrections minimales. Toutefois, pourquoi, en ce cas, les manuscrits ont-ils disparu, et pouvons-nous risquer quelques observations ? L'élément troublant à nos yeux réside dans l'insistance avec laquelle ces lettres reviennent sur certains faits, mettant nettement l'accent sur l'évolution de la relation entre les deux hommes. Les premières lettres publiées en effet témoignent d'une attente du jeune Leger par rapport au «cher Monsieur Jammes» comme il l'appelle et d'une amitié réelle, d'un partage intellectuel : on évoque les poètes et la poésie à travers des noms amis (Claudel, Frizeau), mais aussi la musique (les noms de Mauffret et Collet reviennent). Des conseils sont demandés, des réponses sont attendues. La lettre authentique, quoique retouchée, du 13 janvier 1910 introduit une première note de persiflage dans la manière dont Alexis Leger remercie le poète pour son envoi d' «*Élégie : L'élocution au sol, à hauteur de vaches, les faces terreuses, les oiseaux de passage ; et la stupeur des sons dans ces longs vers*» paraissent plus provocants que flatteurs... Foucade passagère ? Moment d'humeur sans lendemain ? La lettre de décembre 1910 — pour laquelle nous ne disposons cette fois d'aucun manuscrit — accuse réception des *Géorgiques* de Francis Jammes que Leger lit sur un numéro du *Mercur de France* et vient renchérir très subtilement sur ce ton de persiflage : «*Je ne sais pourquoi, en vous écoutant dans vos meilleures prises de ton [...] on songe malgré soi à la petite école de rhéteur romain où vous aimeriez sans doute, en songe, qu'un enfant apprît un jour votre nom*<sup>10</sup>». De même, la lettre — authentique — de juin 1911 évoque le début de brouille entre Alexis Leger et Francis Jammes et précise la cause : la publication de poèmes à la *N.R.F.* à l'insu de F. Jammes et «*d'une orientation littéraire très différente de celle de tous ses jeunes amis et disciples*» comme le souligne avec redondance — selon son habitude — Alexis Leger dans la note de la page 1222. Or les trois lettres qui sont publiées à la suite — et pour lesquelles nous ne disposons plus de manuscrit — viennent orchestrer cette brouille, en dire le prolongement tout au long de l'année 1911, souligner implicitement la rancune durable de

---

<sup>8</sup> *Le Référent chinois dans l'œuvre de Saint-John Perse*, op. cit., p. 227 et sq.

<sup>9</sup> Respectivement publiées p. 759, p. 760 et pp. 761-764, *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, 1972.

<sup>10</sup> *Op. cit.*, p. 760.

Francis Jammes à l'égard d'un jeune protégé si indépendant. La quatrième lettre sans manuscrit de ce dernier ensemble vient conclure non seulement cet épisode malheureux de la brouille en évoquant sans plus de précision une proposition d'aide professionnelle de Francis Jammes qu'Alexis Leger refuse («*Une situation financière avait été offerte à Alexis Leger par l'entremise de Francis Jammes*») indique seulement la note du volume de la «Pléiade»<sup>11</sup>, mais aussi l'ensemble de la correspondance entre les deux poètes et vient donc implicitement mettre un terme, un peu froidement, à la relation d'amitié : «*Toute correspondance close et toute réflexion, je puis aujourd'hui seulement vous faire connaître ma réponse : négative*»<sup>12</sup>. Quelles conclusions pouvons-nous suggérer ? Celles-ci : ces lettres pour lesquelles nous n'avons aucun manuscrit ne sont pas véritablement anodines comme pourraient l'être des lettres courantes échangées entre connaissances : elles ont une fonction d'information — aucun document ne nous a été laissé par Francis Jammes sur l'évolution négative des relations entre les deux hommes ; au contraire, il s'est attaché à rester dans la plus grande discrétion. Elles permettent aussi d'avancer une version personnelle des faits — sans doute véridique, sinon vraisemblable. Surtout enfin, elles donnent à l'ensemble de cette correspondance entre les deux hommes une cohérence, une progression, un rythme, traits esthétiques notables que nous avons pu observer dans d'autres ensembles de lettres comme dans l'ensemble du volume de la «Pléiade». C'est ce caractère très construit, bien dessiné, comme dans la section des *Lettres d'Asie*, qui laisse à penser que le poète a pu retravailler ces lettres en vue d'un effet préalablement recherché.

Ces suggestions n'ont sans doute qu'une incidence relative puisque l'hypothèse de la réécriture de ces lettres a déjà été évoquée. Mais des analyses à peu près similaires peuvent être menées à propos d'autres lettres «stratégiques» de diverses sections de la correspondance pour lesquelles nous ne disposons pas des manuscrits originaux et montrent alors, si l'hypothèse est avérée, qu'il y a eu parfois tout simplement chez notre poète le souci de construire clairement aux yeux de ses lecteurs les étapes essentielles de sa vie. Dans cette perspective, il nous faut admettre que l'entreprise autobiographique sous-tend en arrière-plan l'ensemble de la section de la correspondance, sinon l'ensemble du volume de la «Pléiade». Ainsi une étude non publiée à ce jour de Gérard Antoine intitulée «Compléments à l'édition des lettres de Saint-John Perse à Paul Claudel» nous apprend que les manuscrits de deux lettres adressées à Paul Claudel n'ont pu être retrouvés : ceux des lettres de décembre 1910 et du 17 mai 1911<sup>13</sup>. Or de ces deux lettres, l'une évoque Francis Jammes, en termes amicaux mais en suggérant déjà la distance qui s'établit par rapport à l'œuvre poétique de l'aîné («*Son œuvre nouvelle me surprend, mais j'aime toujours l'homme aussi affectueusement*»). Il est évident que cette lettre est en très étroite correspondance avec les lettres à Francis Jammes de décembre 1910 («*On ne suit pas sans trouble cette hantise nouvelle, chez vous, de la grand route latine*») et du début de juin 1911 que nous venons d'évoquer et pour lesquelles nous n'avons pas de manuscrit. L'autre, capitale au point de vue biographique, est la lettre — ou la reconstituée ? — qu'envoya Alexis Leger à Paul Claudel pour lui demander conseil au sujet de son orientation professionnelle. À la lumière de ce que nous ont appris l'étude des *Lettres d'Asie* et la manière dont s'y prit Alexis Leger pour reconstituer et récrire cette correspondance, nous

---

<sup>11</sup> *Op. cit.*, p. 1223.

<sup>12</sup> *Op. cit.*, p. 764.

<sup>13</sup> Publiées respectivement, *op. cit.*, pp. 718-720.

pouvons nous demander si le poète n'a pas été incité à récrire cette lettre, sans doute perdue, à la lecture de la correspondance croisée Paul Claudel - Francis Jammes - Gabriel Frizeau<sup>14</sup> : la note de fin de volume précise en effet : Se référant à cette lettre, Paul Claudel écrivait de Prague à Francis Jammes : «*Leger m'écrit une longue lettre au sujet du concours. Je suis un peu embarrassé pour lui répondre, je le connais si peu*».

En ce qui concerne la correspondance avec Gustave-Adolphe Monod, si nous mettons à part les corrections — parfois notables — apportées par rapport aux originaux, le recensement des manuscrits de la Fondation nous permet de pointer des manques à peu près identiques et sur lesquels il est parfois difficile de se prononcer : ont disparu en effet l'ensemble du manuscrit de la première lettre, datée de mai 1906, celui de la seconde du [1er] octobre [19]06, celui de la lettre de sept.[embre 19]08<sup>15</sup> qui a la particularité d'introduire par son dernier post-scriptum le poème "Des villes sur trois modes", celui de la lettre du 9 mai 1909, celui du début de la lettre du [début juillet 1909], celui de la troisième lettre écrite de Pau en juillet 1909, enfin, notons-le bien, celui de la dernière lettre datée de mai 1911<sup>16</sup>. Ces manuscrits, précisons-le, ne figurent ni à la Fondation, ni à la Bibliothèque nationale, ni à la Bibliothèque littéraire Doucet. Nous sommes troublée en particulier par l'absence du dernier manuscrit à la relecture de tel propos de cette lettre : «*Te rappelles-tu le temps où tu subissais toi-même de ma part, cette insistance, à propos de Claudel : de notre attardement, un soir, sur une grand-route, où ton père, inquiet, était venu à notre rencontre avec une lanterne ? C'est loin, hein ! tout ça... Plus loin que Charles Renouvier, et que ma bicyclette à pneus rouges qui te scandalisait, posée contre la grille de "Park Lodge" ; plus loin que nos disputes au sujet de Spinoza ou de Nietzsche, sous le magnolia à feuilles caduques de l'allée gauche au fond du parc... Naturellement, je ne tourne jamais la tête : par hygiène d'abord [...]*». Cette dernière lettre de la correspondance à Monod évoque à nouveau "Park Lodge" dont le souvenir figure aussi dans la première lettre adressée au même et sans manuscrit : nous retrouvons cette construction très ferme et très esthétique observée dans l'ensemble des lettres à Jammes et dans la section des *Lettres d'Asie*. La pointe de nostalgie, mal démentie, qui perce ici a les mêmes accents que dans la lettre à Conrad, dans la lettre à Jules Damour ou dans certaines lettres à Madame Leger<sup>17</sup>. Mais, faute de preuve tangible, nous nous contenterons de formuler quelques questions : si

---

<sup>14</sup> Rappelons qu'Alexis Leger possédait un volume de cette correspondance dans sa bibliothèque, *Correspondance Paul Claudel, Francis James, Gabriel Frizeau (1897-1938)*, Paris, Gallimard, 1952, qu'il cite dans sa note p. 1215 et notre étude du fonds claudélien de la bibliothèque de Perse nous a montré qu'il était très friand des correspondances et journaux de Claudel qu'il a abondamment annotés ; Cf. "Saint-John Perse lecteur de Claudel", *Claudé Studies*, University of Dallas, publication du Centre Jacques-Petit, octobre 1997.

<sup>15</sup> Tandis que le manuscrit d'une autre lettre datée de septembre 1908 — et qui renie Pindare — n'a pas été publié.

<sup>16</sup> O.C., p. 663.

<sup>17</sup> La dernière lettre adressée à Gustave-Monod dont la Fondation détient le manuscrit est celle de la section des *Lettres d'Asie*, publiée avec le changement de date (1921 pour 1925) que nous avons noté précédemment. La Fondation détient aussi le manuscrit d'une autre lettre adressée à Monod, datée du 11 février 1912 et qui aurait pu prendre place dans les *Lettres de jeunesse*, mais qui fut écartée par le poète, sans doute parce qu'elle montrait déjà des liens très distendus entre les deux amis. En renonçant à cette publication, Alexis Leger montre en soi son désir de donner une certaine vision de cette amitié qui fut si essentielle pour le jeune homme. Mais ce sont aussi là des signes supplémentaires d'un souci très fort de la construction et de l'équilibre de l'ensemble.

ces manuscrits-là ont disparu, ne serait-ce pas qu'il y avait peut-être quelque raison pour qu'ils disparaissent ? retouches plus importantes ? rajouts, comme cette insertion tardive du poème "Des villes sur trois modes" ? densification de l'évocation des souvenirs de jeunesse comme dans certaines lettres d'Asie réécrites ? Ne peut-on mettre ceci en liaison avec le fait qu'entre 1967 et 1970 Alexis Leger a remodelé l'ordre de présentation des *Lettres de jeunesse* — sinon leur contenu ?<sup>18</sup> — et dans certains cas changé les dates ? Ce qui peut frapper à la relecture des lettres à G.-A. Monod, c'est la manière étonnamment directe avec laquelle le jeune homme livre certaines informations personnelles alors que, dans l'ensemble, les lettres de jeunesse (surtout celles à G.-A. Monod) sont brillantes, échevelées et diverses : nous pensons en particulier à la lettre du 1er octobre 1906 dans laquelle Alexis Leger interroge très ouvertement son ami sur la manière précise dont le jeune poète devrait poursuivre ses études : devait-il rester à Pau ou se rendre à Bordeaux pour compléter ses études de droit par des études de philosophie ? Cette lettre fait véritablement pendant à la lettre à Claudel de mai 1911, lettre sans manuscrit — cf. supra — dans laquelle le jeune Leger demande également au consul des conseils sur son orientation professionnelle. Ne pourrions-nous imaginer que ces lettres ont été toutes deux reconstituées pour présenter clairement l'alternative qui s'offrait au poète à des moments précis de sa vie et permettre au lecteur de mieux cerner le parcours de l'étudiant puis du futur diplomate ? Ne faisaient-elles pas défaut pour parfaire cette ligne biographique qui se dessine à travers l'ensemble de la correspondance ? C'est là une suggestion qui peut sans doute être proposée.

Ainsi dans le travail d'élaboration des sections de sa correspondance, il nous apparaît qu'Alexis Leger a très probablement procédé par des jeux de retouches, mettant bout à bout les massifs de lettres qu'il avait pu retrouver et qui lui semblaient dignes d'être publiés, et comblant les lacunes comme on rajoute les pièces manquantes d'un puzzle : pièces parfois de taille comme les *Lettres d'Asie* en bonne partie réimaginées ; pièces parfois plus modestes mais très "stratégiques" quant à la vision d'ensemble de la vie du poète, comme peut-être certaines lettres à F. Jammes, la lettre à Claudel sur son avenir de diplomate, peut-être aussi certaines des lettres à G.-A. Monod. Le lecteur «*n'a droit qu'à l'œuvre révolue comme un fruit détaché de son arbre*» écrivait Alexis Leger en mars 1948 à Adrienne Monnier ? Incontestablement, quelque vingt ans plus tard, il lui importait de nous laisser entrevoir l'arbre qui porta tel fruit.

Catherine MAYAUX  
Université de Besançon

---

<sup>18</sup> "Robert Carlier nous précise, écrit Renée Ventresque : «*que s'il a lui-même réuni pour le poète l'essentiel des pièces de ses lettres de jeunesse entre 1966 et 1967, Saint-John Perse ne lui a envoyé le dossier complet des "Lettres de jeunesse" qu'en février 1970 : il a eu tout le loisir de méditer et l'ordre des lettres et leur contenu, voire d'ajouter ici, de retrancher là*».